

d'une maigreur excessive, et que l'on peut croire que cette privation d'aliments, jointe à l'exaltation de son esprit, avait affaibli ses facultés intellectuelles et occasionné une perturbation et une violente irritation dans son cerveau.

Quoi qu'il en soit, Masaniello était fou. Il conseillait au peuple de bâtir un pont pour unir Naples avec l'Espagne ; c'était, disait-il, le seul moyen d'arriver jusqu'au roi et de lui faire comprendre la véritable cause de ses plaintes. Le peuple prenait plaisir à l'entendre ainsi divaguer ; err, tout en délirant, il disait parfois des choses justes et donnait même de bons conseils. On assure qu'avant de mourir il annonça et prédit quelques événements qui se réalisèrent plus tard.

—Le 17 juillet, jour dédié à la madone del Carmine, le cardinal archevêque se préparait à officier pontificalement, lorsque Masaniello entra dans l'église, et, la voyant remplie de monde, il monta aussitôt dans la chaire et harangua le peuple. Il voulut se justifier des calomnies qui pesaient sur lui et se réhabiliter dans l'esprit de cette populace inconstante et passionnée. Il révéla tous les secrets de son ancienne éloquence, montra tout ce qu'il avait souffert pour obtenir les avantages et les libertés que le vice-roi avait promis : « Pour vous, s'écriait-il, j'ai vécu plusieurs jours sans manger, j'ai chassé le repos de ma maison, le sommeil de mon lit ; je veille la nuit et le jour, et ma faiblesse est telle que mes jambes ne peuvent plus me supporter, et ma maigreur est si grande que les os me percent la peau, » et il pleurait amèrement. « O mes amis ! continuait-il, si vous pouviez voir mon corps nu, vous auriez tous pitié du pauvre Masaniello ! » Et ne se rappelant plus la sainteté du lieu où il était, il se dépouilla de ses vêtements.

Les frères du couvent le firent aussitôt descendre de la chaire et le conduisirent dans une cellule, où ils lui prodiguèrent tous les soins que demandait son triste état. On le laissa seul dans la cellule, et là le calme lui revint peu à peu... De la fenêtre son regard tombait avec amour sur cette belle mer qui avait bercé ses premières années, et s'arrêtait instinctivement sur les hauteurs brillantes de Sorrento, si chères à son souvenir. Le murmure des vagues et l'aspect de la terre natale endormait la douleur dans son âme, et faisaient rentrer la paix dans son imagination en délire. Il oubliait son existence présente et se croyait au temps où il n'était que simple pêcheur... Mais des cris l'arrachèrent à sa douce et mélancolique rêverie : « Masaniello !... Masaniello !... » C'étaient des soldats qui le cherchaient. « Je suis ici, répondit-il avec force, le peuple a-t-il encore besoin de moi ? » Il se présenta aussitôt, et les soldats déchargèrent lâchement sur lui leurs arquebuses.

« *Traditori ! ingrati !*... » s'écria-t-il, et il expira.

Le peuple se rua sur son corps ; et, par une de ces frénésies qu'on ne peut expliquer, on détacha la tête du tronc et l'on traîna son corps mutilé par les rues de Naples. Puis on laissa le cadavre aux chiens, sans sépulture. O peuple impie et ingrat !... La femme et la sœur de Masaniello, ces deux pauvres et faibles femmes, insultées et menacées, furent obligées de chercher un refuge dans le château.

Mais tout n'est pas fini. Dès que Masaniello fut mort, ne craignant plus le peuple qui avait perdu son chef redoutable, le vice-roi se hâta de publier de nouvelles ordonnances pour annuler les concessions qu'il n'avait faites que pour apaiser les esprits. Le peuple recommença ses cris et ses émeutes... Alors on entendit un inconnu élever la voix au milieu

de cette multitude désordonnée et furieuse. Cet homme parla avec une force et une audace qui étonnèrent le peuple. Il lui reprocha son ingratitude, son inconstance, son crime, et le menaça d'une juste punition du ciel pour avoir assassiné Masaniello et avoir laissé son corps sans sépulture. Les paroles de l'inconnu émuèrent profondément ces esprits si impressionnables, si mobiles. De tous côtés, l'on entendit des pleurs et des gémissements ; les femmes surtout témoignèrent leur douleur par des sanglots et des cris de désespoir. Alors on courut au cadavre sanglant et couvert de boue, on le lava dans de l'eau pure, puis, rapprochant la tête du tronc, on l'enveloppa dans un drap blanc. Ensuite, on transporta le corps dans l'église del Carmine, et on le laissa pendant un jour exposé à la vénération publique. Les femmes et les enfans vinrent jeter des fleurs sur le cadavre et toucher avec dévotion ses pieds et ses mains. Masaniello était devenu pour eux un saint, un martyr. Dans la nuit on fit les obsèques avec la plus grande pompe possible. Le corps fut promené dans les rues de la ville, sur un brancard couvert d'un drap d'or. Il avait à la main le bâton de maréchal, l'épée au côté et les éperons aux pieds. Le cortège était composé de tout ce qu'il y avait de religieux et de soldats dans la ville ; les maisons étaient illuminées et les rues jonchées de fleurs ; après cela on revint l'ensevelir dans l'église del Carmine. Pauvre Tommaso !

HENRI DE GENOUDE.

POUR LA REVUE CANADIENNE.

Etudes historiques et éducation.

DOIT-ON SÉPARER L'HISTOIRE SACRÉE DE L'HISTOIRE PROFANE.

Nous avons, quelque part, en traitant de l'instruction et de l'éducation morales et religieuses à donner aux enfans, exprimé notre avis qu'il convenait alors de se borner à l'histoire sacrée ; nous avons ajouté qu'après avoir, à la suite des événements rapportés dans l'Ancien Testament, parcouru les lieux dont il est question dans le Nouveau, il *serait temps d'aborder l'histoire profane*, toujours la carte en main, avec les deux yeux de l'histoire, la géographie et la chronologie. Ce que nous dimes alors n'avait, comme de raison, rapport qu'à la manière dont il nous semblait, comme il nous paraît encore, qu'il faut agir envers de jeunes enfans, V. g. de dix ans, pour les faire voyager en esprit, avec quelque avantage. Il nous semble qu'il est bien raisonnable de se borner, avec d'aussi jeunes enfans, à ce que nous avons suggéré ; nous n'y trouvons aucun inconvénient. Il serait, à notre avis, dangereux de les lancer au-delà, à un âge aussi tendre ; ce serait les fatiguer, les embrouiller, et entreprendre une chose au-dessus de leurs forces. La classification un peu difficile, même pour les jeunes gens, de la fondation, de la durée et de la chute des premiers empires du monde, à commencer par celui d'Assyrie, ensuite celui de la Chine, et, après cela, le royaume d'Egypte, peu d'années après la dispersion du genre humain, qui suivit la confusion des langues à la Tour de Babel, est tout à fait impraticable à cet âge. Car, si une fois vous commencez, il faut continuer et il suffit

de se rappeler comment se formèrent ces empires, ce qui arriva durant leur existence, les causes qui produisirent l'anéantissement de quelques-uns, leur remplacement par d'autres, et ainsi de suite, pour comprendre notre pensée.

En enseignant ainsi, aux enfans de dix ans, les principaux événements de ce qu'on entend ordinairement par histoire sacrée, nous ne voudrions pas même qu'on s'attachât beaucoup à la chronologie, par deux raisons qui nous paraissent frappantes ; la première, c'est qu'ils sont trop jeunes pour ce genre de classification ; en second lieu, non seulement vos divisions seront incorrectes, si vous vous bornez à l'histoire sacrée, mais elles seront incomplètes et ne se rattachant aucunement aux peuples contemporains, avec les Hébreux, vous vous serez donné beaucoup de peine pour graver ces époques dans l'esprit des enfans, eux-mêmes les auront bien apprises ou mal apprises ; dans le premier cas, leur imagination sera sans cesse obsédée par cette classification incorrecte et incomplète, et, dans le second, tout sera, pour eux, tellement obscur et confus qu'il leur faudra un grand travail pour oublier ce qu'ils auront mal appris, seul moyen de parvenir à bien apprendre ensuite.

Mais, lorsqu'il s'agira de commencer un cours d'histoire régulier, ce plan ne conviendra aucunement ; il faudra, de toute nécessité, fixer le point de départ qui sera, comme de raison, la création et, ensuite, faire marcher ensemble, d'une seule pièce pour ainsi dire, tous les événements humains, sans acception d'histoire sacrée ni d'histoire profane ; tout étant essentiellement lié ensemble, comme nous nous efforcerons de le faire voir.

Si l'on parcourt rapidement les différens âges du monde avant la naissance de Jésus-Christ, et que l'on en prenne un aperçu pour ainsi dire, l'on saisira notre pensée qui est celle-ci : il n'y a que deux divisions convenables à faire de l'histoire du genre humain ; l'une, qui comprend les temps depuis la création jusqu'à la naissance du Sauveur ; et l'autre qui embrasse tout ce qui s'est passé depuis cet événement jusqu'à nos jours. La première division est une et l'histoire sacrée, comme on l'appelle ordinairement, et l'histoire profane, ne doivent pas être séparées, vu qu'elles sont indivisibles.

Premier âge.

Il s'étend, comme chacun le sait, depuis la création du monde, 4004 A. J.-C. jusqu'au déluge, 2348 A. J.-C. ; il comprend 1656 ans, c'est l'âge antdiluvien.

Il y aura peu à dire de cet âge, car comme il ne s'étend que jusqu'au déluge, et que les événements qu'il comprend sont bien connus, il suffit de faire allusion à celui qui est le plus frappant, nous voulons dire la formation d'un peuple nombreux par les descendans de Caïn, et ensuite l'union des descendans du meurtrier d'Abel avec ceux de Seth, autre fils d'Adam, d'où naquirent les géans, plus re-